HAL open science

Compte rendu de Trautmann T. Elephants and Kings: an Environmental History

Nicolas Lainé

To cite this version:

Nicolas Lainé. Compte rendu de Trautmann T. Elephants and Kings: an Environmental History. Péninsule : Etudes Interdisciplinaires sur l'Asie du Sud- Est Péninsulaire, 2018. hal-02368552

HAL Id: hal-02368552

https://hal.science/hal-02368552

Submitted on 4 Dec 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ResearchGate

See discussions, stats, and author profiles for this publication at: https://www.researchgate.net/publication/324209445

BOOK REVIEW: Thomas R. TRAUTMANN, Elephants and Kings: an Environmental History, Chicago, The University of Chicago Press, 2015, 304 p.

Article · April 2018

CITATIONS
0

READS
52

1 author:

Nicolas Lainé
Institute of Research for Development

34 PUBLICATIONS **47** CITATIONS

SEE PROFILE

Some of the authors of this publication are also working on these related projects:

Project

Social representations of pathogens at the frontier between species View project

Project

Special issue "The Ethics of biodiversity conservation" volume 10, issue 4 (December 2018) guest edited by Claire Lajaunie and Pierre Mazzega View project

All content following this page was uploaded by Nicolas Lainé on 06 May 2018.

The user has requested enhancement of the downloaded file.

périples transocéaniques[22] pour rejoindre un site de ponte. Ces encadrés attirent aussi l'attention sur les technologies mises au point récemment pour répertorier la biodiversité et cartographier sa répartition – le « code-barre environnemental » ou *metabarcoding* ; la télédétection aérienne ou par satellite. Une station de recherches en Guyane s'est équipée par ailleurs d'un dispositif unique au monde, le COPAS (*Canopy Operation Permanent Access System*) qui permet aux scientifiques de travailler sur la canopée, ce qu'ils n'ont jamais pu faire auparavant. On aurait apprécié que ces points d'information, leurs titres et leur pagination soit mentionnés dans la table des matières, ce qui n'est pas le cas.

L'ouvrage remplit amplement la mission qu'il s'était fixée, à savoir mettre à la portée d'un large public l'écologie tropicale, et le sensibiliser dans un temps où les défis posés par les changements climatiques deviennent de plus en plus préoccupants. La performance des auteurs, c'est d'y être parvenus, sans tomber dans un langage obscur, ni rien céder de la rigueur scientifique.

Sylvaine PASQUET

II. CONTRÔLER LES « BÊTES »

Thomas R. TRAUTMANN, *Elephants and Kings: an Environmental History*, Chicago, The University of Chicago Press, 2015, 304 p.

Cet ouvrage, qui fait déjà référence, était attendu depuis longtemps. Si les volumes à caractère historique portant sur l'éléphant asiatique ne manquent pas, ils sont surtout le fruit de travail de biologistes ou encore d'essayistes. Il faut bien reconnaître que ces travaux, si éclairants et richement documentés soient-ils, n'ont ni le goût du détail ni l'érudition que nous offre Thomas Trautmann. Sur le plan académique, l'ouvrage vient donc combler une lacune et était d'autant plus attendu que les études sur les relations entre l'homme et l'animal dans les sciences humaines et sociales sont en plein essor. Concernant les pachydermes, qui d'autre que Trautmann, qui avait déjà traité du rôle des éléphants sous l'empire Maurya (chapitre repris dans

[22] *Ibid.*, p. 98.

le présent volume), était le mieux qualifié pour leur consacrer un tel volume ?

Le résultat est assez époustouflant. Couvrant une période qui s'étend sur près de trois millénaires, Trautmann parvient en quelque 300 pages à réunir et à synthétiser une somme considérable de travaux de nature historique, archéologique ou philologique, conjugués à des données d'ordre écologique : une histoire sur la longue durée ouvrant sur une véritable histoire environnementale de l'Asie du Sud et de ses confins. Chemin faisant, l'auteur n'hésite pas à clarifier ou à remettre en cause certaines interprétations de faits historiques qui ont cours dans le milieu académique.

L'ouvrage débute par un long prologue introductif (50 p.) dans lequel est exposé la thèse principale de l'auteur : l'institutionnalisation des éléphants de guerre par les royaumes du sous-continent indien à partir de -1000 à -500 av. J-C., son évolution et sa diffusion jusqu'au XXe siècle, expliquerait pourquoi d'importantes populations de pachydermes subsistent aujourd'hui encore en Inde et pas en Chine : « Unlike India's well developed culture of the war elephant, in China the war elephant never became an institution » (p. 9). Tout au long de l'ouvrage, Trautmann emploie le terme de persistance lorsqu'il évoque la situation des éléphants en Inde. Un terme qui vient en contrepoint des études sur l'histoire environnementale de la Chine, notamment celles de l'historien Mark Elwin[23], qui emploie le terme de retraite pour qualifier la disparition des pachydermes dans l'Empire du milieu. La comparaison avec la Chine est pertinente à plus d'un titre, surtout lorsque l'on connaît les défis environnementaux actuels de ces deux géants d'Asie. Pourquoi n'y a-t-il quasiment plus d'éléphants en Chine aujourd'hui (population estimée à 200-250 individus), tandis que l'Inde demeure l'un des plus importants bastions de l'éléphant d'Asie avec près de 500 000 individus recensés ? Au travers des nombreux détours tant historiques que géographiques, c'est bien à cette question que l'auteur entend répondre tout au long de l'ouvrage.

Sa thèse exposée, Trautmann va ensuite la développer en deux parties. Il explicite d'abord le lien entre l'émergence des royaumes et l'usage guerrier des éléphants dans le sous-continent. Ensuite, et de manière diachronique, il étaye sa thèse de l'origine indienne des éléphants de guerre, en traitant de sa diffusion à l'ensemble du sous-continent, au Sri Lanka, et même jusqu'en Europe et en Asie du Sud-Est. La troisième et dernière partie brosse une histoire plus accélérée de cette institution qui disparaît au XXe siècle avec la

[23] Voir ci-après le compte rendu de l'ouvrage d'Elwin. [N.d.l.r.]

colonisation, période où l'éléphant bûcheron supplante l'éléphant de guerre. La conclusion, qui traite de la période contemporaine, envisage le futur de l'espèce, Trautmann rejoignant les préoccupations liées au statut de l'*Elephas maximus*, aujourd'hui menacé d'extinction.

Dans la première partie (ch. 2, 3 et 4), l'auteur traite de l'origine, l'institutionnalisation et la persistance des éléphants en Inde. Il commence par analyser la diffusion des éléphants de guerre dans l'ensemble de l'Inde du Nord, montrant comment l'image d'éléphants guerriers est associée à l'avènement des royaumes et à leur expansion. L'animal de guerre idéal pour les monarques est un mâle portant des défenses, et en période de rut ou *musth*. À l'appui des épopées de la période ancienne, tels le *Mahābhārata*, le *Rāmāyaṇa*, ou encore des écrits de l'époque védique (*Ṛgveda*), Trautmann souligne la manière dont l'éléphant de guerre symbolise la force des monarques. Encore fallait-il en maintenir un contingent disponible, ce qui passe par un contrôle des forêts et de l'exploitation de leurs ressources – à commencer par les pachydermes – par les populations locales. La gestion quotidienne des pachydermes incluait leur capture, dressage, et entraînement, trois aspects qui aboutissent entre -1000 à -500 av. J.-C. à l'émergence des éléphants de guerre selon Trautmann, qui remet ainsi en cause les dates jusqu'ici admises concernant la domestication des pachydermes, qui la faisait remonter à -3000 av. J.-C.

Le chapitre 3 analyse l'institutionnalisation des éléphants de guerre à travers les écrits de l'époque ancienne qui montrent les trois principaux usages des pachydermes, et partant la formation des corps de spécialistes qui en ont la charge. Les pachydermes étaient d'abord une composante de l'un des quatre corps (*caturaṅga*[24]) de l'armée, avec l'infanterie, la cavalerie et les chariots. Ils servaient également au transport (*vāhana*), qui est à double sens, car en même temps que les éléphants transportaient les hommes et en particulier les monarques, ils véhiculaient leur image. Enfin, toujours en lien avec son usage guerrier, il traite de la place des éléphants mis en ordre de bataille sur les champs de guerre cette fois, le *vyūha*.

En s'appuyant en particulier sur deux traités anciens, l'*Arthaśāstra* sanscrit et l'*Ain-i Akbari* persan, Trautmann explicite les connaissances nécessaires à la gestion des animaux (capture, dressage, entraînement) et aborde la question de leur transmission. La gestion des pachydermes implique au minimum quatre corps spécialisés, dans la chasse, le dressage, l'entretien quotidien et les soins. Trautmann recense de surcroît un ensemble de traités

[24] La rédaction a fait le choix de rétablir la translittération en usage dans la communauté scientifique plutôt de conserver celle de T. Trautmann. [N.d.l.r.]

en sanscrit spécifiques aux pachydermes (l'*Hasta ayurveda*, l'*Hastī-vidyārṇava* ou encore le *Matanga Lila*), mais rappelle que ceux-ci sont le reflet d'une vision et d'un ensemble de savoirs émanant du pouvoir dominant (ou religieux), et non pas de connaissances pratiques mobilisées par les cornacs dans leur relation quotidienne avec les pachydermes.

La seconde partie porte sur la diffusion des éléphants de guerre depuis le royaume du Maghada, qui devint celui des Nanda et des Maurya : au Sud du sous-continent jusqu'au Sri Lanka d'abord ; vers l'Occident (notamment les empires romain et hellénistiques) ensuite ; vers l'Asie du Sud-Est continentale enfin. Soulignant les contextes écologiques et la disponibilité des pachydermes, l'auteur montre que c'est au travers d'échanges et de communications entre les rois (tributs, présents) que l'usage des éléphants de guerre s'est diffusé. En Inde du Sud, le contexte écologique vient, comme au Nord, fournir des conditions favorables à l'adoption des éléphants de guerre par les différents royaumes. Trautmann puise ici ses sources dans la littérature classique tamoule, en particulier les *ṣangam*, rédigés à la faveur des monarques. Deux formes poétiques classiques issues de ce corpus sont directement associées aux pachydermes, les *akam* et les *puram*. Ces derniers mentionnent clairement les quatre corps d'armées des royaumes. Les éléphants sauvages sont également décrits dans les montagnes (dans les *kuṟiñci*, poèmes d'amour) comme étant en conflit avec les populations locales qui les chassent, les éléphants domestiques étant associés aux rois.

C'est à la liturgie bouddhiste palie que Trautmann se réfère pour traiter la présence d'éléphants de guerre au Sri Lanka, en particulier au *Mahāvaṃsa* (Grande chronique), qui mentionne leur présence aux côtés des monarques ainsi que dans l'armée. Les références abondent sur la présence d'éléphants lors de cérémonies ou de processions religieuses. L'origine migratoire des Singhalais, mais aussi la diffusion du bouddhisme, qui naît dans le nord de l'Inde, constituent selon Trautmann deux témoignages incontestables de l'origine nord-indienne de cette institution au Sri Lanka.

L'utilisation d'éléphants de guerre s'est aussi diffusée en Occident ; on la retrouve jusque dans les écrits hellénistiques, où la mention des termes 'mahout' ou 'indien' prouverait l'origine indienne de cet emprunt. Par contre, selon Trautmann, il aurait fallu déplacer non seulement les savoirs sur les pachydermes, mais aussi les animaux eux-mêmes[25].

---

[25] Sur l'origine des éléphants d'Hannibal et de leurs cornacs, voir BERTHELOT, André, « Questions hannibaliques : les éléphants d'Hannibal au Mont-Cenis », *Revue des Études Anciennes*, 1936, n° 38-1, pp. 35-38. [N.d.l.r.]

Comme ce fut le cas pour le sous-continent indien, Trautmann soutient l'idée que l'institution des éléphants de guerre et les techniques de capture, de dressage et de gestion des pachydermes sont apparues en Asie du Sud-Est avec la royauté (ch. 7). Le chapitre débute par un critique de la notion d'États hindouisés, mise en avant dans les travaux de l'historien George Cœdès, Trautmann parlant plus volontiers d'une hindouisation des royaumes, fruit d'une volonté des souverains locaux que d'une volonté de diffusion originelle (p. 266). Trautmann fait ensuite appel aux chroniques chinoises et aux versions vernaculaires des épopées telles que le *Mahābhārata* ou le *Rāmāyaṇa*. Si ces dernières ont véhiculé des images d'éléphants associées aux champs de bataille et à la royauté, leur intégration effective a été facilitée par l'abondance des pachydermes. Ainsi, et contrairement à l'Europe, seuls les savoirs et connaissances sur les pachydermes auraient été importés en Asie du Sud-est. Trautmann en tient pour preuve la présence du crochet (*aṅkuśa*) caractéristique du style indien, décrit dans les sources. L'objet compte ici plus que la main qui le manie, l'auteur précisant qu'aucune source antérieure au développement de royaumes dans cette région ne fait référence à la présence d'éléphants domestiques.

Dans un dernier chapitre, Trautmann revient sur sa comparaison initiale entre l'Inde et la Chine, en la replaçant à l'aune des préoccupations environnementales du XXIe siècle. Si la Chine est une terre d'éléphants, l'Inde une terre d'éléphants de guerre, Trautmann rejette une nouvelle fois la thèse d'Elwin sur la Chine, qui repose sur une vision uniquement utilitariste de l'environnement : la transformation et l'usage agricole des terres au détriment de la faune. Cette vision ne peut qu'être le fruit de choix idéologiques préétablis, autrement dit, en empruntant l'expression à Aldo Léopold, d'une « éthique de la terre » particulière. La différence entre l'Inde et la Chine, notamment en matière d'usage et de protection de la faune et de l'environnement, réside dans ces deux éthiques distinctes du rapport à la terre et aux ressources ; bien qu'animées par une même volonté d'exploitation, elles se fondent sur des pratiques divergentes, avec pour résultat la persistance des éléphants en Inde et leur retrait en Chine.

Conscient des préoccupations environnementales contemporaines, Trautmann tente pour finir d'expliquer le sort des éléphants de guerre à l'avènement des empires coloniaux. Ces derniers ont substitué au rôle militaire de l'éléphant, un rôle économique dans l'exploitation des ressources : l'usage du *timber elephant*, qui s'étendit de l'Inde jusqu'en Asie du Sud-est, reste aujourd'hui l'une des principales rationalisations des pachydermes, ce qui a considérablement modifié leur gestion, en la

rationalisant et en la confiant à des propriétaires privés locaux. Trautmann conclut de manière pessimiste sur le futur de l'espèce, en retraçant les principales menaces qui pèsent sur elle, à commencer par la demande en ivoire ou la pression anthropique sur son habitat, laquelle engendre une recrudescence des conflits homme-animaux.

Selon Trautmann, les éléphants asiatiques doivent leur survie à leur contrôle et à la mise en place de politiques étatiques fortes en leur faveur. On parle aujourd'hui d'une 'gouvernance des pachydermes' qui s'étendrait à l'échelle planétaire et prolongerait parfaitement la thèse défendue par l'auteur. En dépit de sa large documentation et sa volonté de s'inscrire dans la longue durée, pari sans conteste réussi, *Elephants and Kings* reste en effet une histoire 'par le haut'. S'il fait peu de doute que l'essor des royaumes a contribué à institutionnaliser la gestion des pachydermes, cela ne signifie pas pour autant que des systèmes de gestion locaux préexistaient avant l'essor de la royauté dans le sous-continent ou ailleurs, et c'est sans doute là l'écueil principal de l'ouvrage. Trautmann ne refuse pas d'emblée une telle hypothèse, mais l'élude rapidement. Dans le corpus de textes et documents étudiés, il suit systématiquement la description des *Ādivāsī* (regroupés dans la catégorie *forest people*) dans leur relation avec les pachydermes, qui se résument soit à des conflits pour l'usage des terres ou des cultures, ou à des rapports de prédation (les animaux étant chassés pour leur viande). Pour autant, tout au long de l'histoire des relations entre hommes et éléphants en Asie, il ne fait que peu de doutes qu'au moins deux systèmes, pas nécessairement antinomiques mais plutôt complémentaires, ont toujours coexisté. Ces animaux ont vécu en liens étroits avec les populations locales, qui ont chacune développé des pratiques spécifiques.

Au-delà de cette réserve, la force d'*Elephants and Kings* ne tient pas seulement à l'érudition de l'auteur, qui lui a permis de fournir des analyses inédites faisant régulièrement sortir le propos du seul cadre des éléphants (et dont nous n'avons pu souligner ici que quelques aspects), mais aussi à son étonnante contemporanéité. Défendre la thèse que la persistance, et donc du maintien, d'importantes populations d'éléphants en Inde aujourd'hui réside dans ses usages passés (essentiellement guerrier ici) interroge les actions de conservation de l'espèce qui voient dans toute utilisation de l'éléphant une forme d'exploitation. Bien que cela ne soit pas l'ambition première de l'auteur, ce volume ouvre ainsi le débat sur les politiques à mener pour la survie de l'espèce, lesquelles sont aujourd'hui largement fondées sur une rupture des liens entre hommes et animaux et donc sur la fin de l'usage des pachydermes. Il ravira donc les spécialistes en histoire, histoire

environnementale, les archéologues, mais aussi les écologues préoccupés aussi bien par le sort des pachydermes que par la conservation de la biodiversité à l'échelle de l'Asie.

Nicolas LAINÉ

Mark ELVIN, *The Retreat of the Elephants, An environmental history of China,* New Haven & London, Yale University Press, 2004, 564 p.

Le titre de l'ouvrage de Mark Elvin comporte un intitulé principal qui, à la lecture, apparaît plus comme une accroche, et un sous-titre qui décrit beaucoup mieux l'objet du livre. Cette histoire environnementale s'étend sur quatre millénaires de l'histoire chinoise et s'arrête au début du XXe siècle avec la fin de la Chine impériale. Compte tenu de la disponibilité des sources, l'ouvrage se concentre sur le dernier millénaire, offrant toutefois un solide survol des époques précédentes.

Ce livre paraît en 2004, alors que la Chine connaissait un développement économique spectaculaire, à même d'en faire l'une des premières puissances économiques mondiales et l'un des plus grands pollueurs de la planète, et que les questions environnementales étaient devenues une préoccupation mondiale ouvrant le débat sur l'« anthropocène », le réchauffement climatique et la disparition programmée de nombreuses espèces. Autre élément remarquable, il constitue sans doute la toute première histoire environnementale générale de la Chine, fruit d'une discipline parvenue à maturité. D'un point de vue méthodologique, on pourrait y voir un manuel pour le chercheur tant il détaille les sources les plus diverses – et les précautions à prendre pour les traiter – et ouvre de pistes de recherche pour brosser un tableau plus complet de l'histoire de l'environnement.

Mark Elvin (*alias* John Elvin) est professeur émérite en histoire chinoise à l'Australian National University, et a enseigné à Harvard (1962-64), Cambridge (1966-67), Oxford (1973-89), Paris (École Normale Supérieure, 1993) ou encore Heidelberg (2003-04). Il s'est intéressé à l'histoire socio-économique, à la culture, à la démographie, à la géographie, aux sciences et dès les années 1990, à l'histoire environnementale de la Chine. Il a pris sa retraite en 2006, pour se consacrer à la traduction du *De sexu plantarum epistola* (*Lettre sur la sexualité des plantes*) de Rudolph Jakob Camerer

View publication stats